

LA LIGUE DES TIGRES SANS DENTS

« *Toi, tu la fermes ! Par ta faute, ton pote est déjà à moitié crevé !* » Wong Jack Man commence à regretter d'avoir traversé la baie d'Oakland. En se préparant à un combat dans les règles de l'art, il a revêtu sa tunique traditionnelle. Face à lui, un jeune gars en *blue jeans* le fixe avec une furieuse envie d'en découdre au fond du regard. Visiblement, il n'a pas l'intention de mesurer son kung-fu au sien dans le cadre respectable d'un combat entre gentilshommes de Chinatown. Bruce Lee n'a d'autre projet que de lui casser la gueule, lui refaire le portrait, lui faire bouffer ses dents. Ce qui s'annonce n'est pas une noble compétition d'écoles rivales, mais une baston de rue, sans règles ni codes. Wong Jack Man n'a pas le temps de poursuivre

ses réflexions plus avant. Sans prévenir, la foudre frappe deux fois. D'abord sous le menton, puis en plein dans les yeux. Aussitôt, la pièce bascule dans d'atroces teintes ocres et violacées. Oui, vraiment, Wong Jack Man aurait mieux fait de rester à San Francisco.

De ce duel, on a écrit tant de chapitres, tourné tant de reconstitutions, tissé tant de récits que nul ne sait vraiment ce qui l'a motivé. À cette époque, Bruce Lee se produit régulièrement en public pour promouvoir sa nouvelle école. Le 2 août 1964, il a fait sensation au tournoi de Long Beach. On applaudit notamment son « *one inch punch* », une technique de coup de poing qui permet, sans aucun recul, d'envoyer valser son adversaire plusieurs mètres en arrière. Il accompagne ses exploits de discours où, pour mieux vanter son enseignement, il discrédite celui de ses concurrents. Dans ces spectacles, la foule découvre, émerveillée, l'étendue du monde des arts martiaux : les champions de taekwondo coréen font des démonstrations de taekwondo, ceux qui pratiquent le kali philippin chantent les vertus du kali, les adeptes du karaté japonais vantent la sagesse du karaté, etc. Bruce, lui, explique qu'il faut penser en dehors de toutes ces catégories, briser les carcans historiques, inventer son propre style. Un discours qui séduit l'Amérique et lui attire des essaims d'ennemis chinois. Dans la communauté, beaucoup guettent l'occasion de lui rabattre son caquet.

Elle se présente quelques semaines plus tard, lorsque Bruce Lee dépasse les bornes à San Francisco. Il participe alors à la tournée américaine de Diana Chang. «La plus jolie créature de la Chine libre» accompagne la sortie américaine de son film *The Amorous Lotus Pan* dans les différents Chinatown du pays. Avant chaque séance, Bruce effectue une démonstration de kung-fu. Ce soir-là, il arpente la scène du Sun Sing Theater de San Francisco. Le Sun Sing avait accueilli les spectacles de son propre père en 1939. Un temps, l'établissement avait même abrité les productions Grandview qui avaient fait débiter Bruce Lee tout bébé dans *Golden Gate Girl*. Se sentant peut-être chez lui, le jeune maître se lance dans une improvisation véhémentement sur l'inefficacité des traditions : «*80 pour cent de ce qu'on vous enseigne en Chine ne sert à rien! Ici en Amérique, c'est 90 pour cent!*» Puis, il fixe la salle et adresse sa conclusion aux vénérables professeurs d'arts martiaux : «*Tous ces vieux tigres, ils n'ont même pas de dents!*» Aussitôt un mégot furieux traverse le Sun Sing comme une comète pour s'écraser aux pieds de l'orateur. Indifférent au brouhaha, Bruce lance à la foule un post-scriptum qui fera longtemps débat dans la communauté chinoise de San Francisco : «*Si mes frères de Chinatown veulent tâter de mon wing chun, qu'ils viennent me trouver dans mon école d'Oakland.*» Aux oreilles du Sun Sing, la phrase résonne comme un défi.

Dans les jours qui suivent, une bande de copains rédige une réponse sur le coin de table d'un

boui-boui de Chinatown. Parmi eux, Wong Jack Man vient de débarquer de Hong Kong. À 23 ans, il pratique, dit-on, une élégante boxe du Nord. Quand il ne survole pas les tatamis, il débarrasse les tables d'un café de Jackson Street. Contrairement à Bruce Lee, ce grand gaillard aux allures d'intello se montre très attaché à l'étiquette et aux traditions.

Lui-même ne se trouvait pas au Sun Sing. Ses copains le jugent-ils plus à même de mettre une bonne raclée au fanfaron? Pense-t-il qu'une flamboyante victoire sur l'impétueux d'Oakland lui apportera la publicité nécessaire pour ouvrir sa propre école? On ne saura sans doute jamais ce qui l'a poussé dans les griffes du dragon. Quoi qu'il en soit, en ce mois de novembre 1964, court dans les rues de la baie une étrange rumeur : Wong Jack Man maîtriserait la redoutable technique du «poing vibrant». Sa main deviendrait un terrible taser capable d'électrocuter l'adversaire. Un don de dessin animé japonais qui ne lui sera d'aucune utilité.

Première règle d'un combat, selon Bruce Lee : ne pas tergiverser. «*Tu as 10 secondes pour l'emporter, résumait son vieil ami James Lee, et tu ne dois laisser aucune chance à l'adversaire. Il faut le pulvériser d'entrée.*» Pour cela rien ne vaut un solide uppercut au menton suivi d'un puissant direct des doigts, bien placé, dans les yeux! Sonné, aveuglé, Wong Jack Man essuie ensuite une grêle de poings surexcités. Quand il revient à lui, il tente de parer l'averse avec

de larges gestes gracieux. Cette phase du combat, à peu près cohérente, doit durer une demi-seconde. Puis, l'instinct de survie l'emporte sur la décence. Wong Jack Man fait volte-face et prend ses jambes à son cou. Tout en cavalant, il agite follement les bras pour protéger sa nuque et son dos des coups rageurs d'un Bruce Lee lancé à sa poursuite. La suite est une scène de Tex Avery, avec Wong Jack Man dans le rôle d'un moulin sur pattes et Bruce Lee en Don Quichotte chevauchant sa Rossinante dans les couloirs de son école. Conclusion grotesque : Wong trébuche sur une marche et Bruce se précipite sur lui pour lui ordonner de reconnaître sa défaite. Tuméfié, terrorisé, le guerrier de Frisco s'incline.

Le monde cantonais est un village, traversé par le cours du Pacifique. La légende du combat se répand de Chinatown jusqu'aux pages du quotidien hongkongais *Ming Pao*. Une colonne mal informée décrit comment les deux hommes se sont battus pour les beaux yeux de Diana Chang... et comment Bruce s'est incliné. Furieux, Lee réplique dans le *Pacific Weekly*. Plus tard, Wong Jack Man s'expliquera lui aussi : il pensait qu'ils allaient se serrer la main ou se saluer respectueusement, quand Bruce l'a attaqué par surprise. « *Je crois qu'il voulait vraiment me tuer.* »

Il connaît cette saveur. La même amertume que celle du championnat de boxe au lycée. La bataille a duré trop longtemps, ses savantes techniques se

sont avérées inopérantes. À partir de ce soir-là, il commence à appliquer à lui-même ce qu'il a toujours conseillé à ses élèves : renoncer aux écoles, forger son propre style. Le combat d'Oakland jette les bases de ce qu'il nommera plus tard le jeet kune do. J'aime penser qu'un autre aspect de ce duel l'a profondément dérangé. Bruce Lee sait bien qu'il n'y avait aucun panache dans cette victoire, aucune élégance dans cette bagarre de récré. À ce stade de sa vie, peut-être commence-t-il à entrevoir que les triomphes dont il rêve ne peuvent être que mis en scène, chorégraphiés, filmés, montés. Que l'art qu'il peaufine depuis tant d'années n'est pas destiné à la rue ou aux tatamis mais aux plateaux de cinéma. Ainsi, tandis que Wong Jack Man, un sac de glace sur l'œil, réclame en vain sa revanche, Bruce Lee commence à maçonner le socle de sa légende.

Le combat lui-même est devenu mythique. En 2016, Hollywood en a tiré un long métrage aberrant. Wong Jack Man y devient un vénérable moine shaolin exilé aux USA. Après le duel, il s'allie à Bruce pour démanteler un réseau de prostitution. Puis Wong Jack Man repart en Chine, poursuivre une vie d'errance et de méditation. En réalité, Wong Jack Man a ouvert une école de kung-fu très respectée à San Francisco dans laquelle il a formé de nombreux disciples. De temps en temps, l'un d'eux osait l'attendre à la sortie pour demander timidement : « *Maître, il paraît que vous avez combattu Bruce Lee?* » Wong hochait

RÉCUPÉRATION

simplement la tête. Et si l'élève poussait l'audace jusqu'à l'interroger sur l'issue du combat, le maître désignait le panneau suspendu au-dessus de son école et répondait : « *Je suis toujours là.* » En 1964, Bruce Lee l'avait emporté lors d'un pugilat de trois minutes. Puis il était devenu une superstar. Moins de dix ans après, il était mort, épuisé. Wong Jack Man, lui, était « toujours là ». Sur le grand dojo de l'existence, qui l'avait vraiment emporté ?

« Maintenant Bruce, regardez la caméra et déclinez votre nom, votre âge et votre lieu de naissance.

– Mon nom de famille est Lee. Bruce Lee. Je suis né à San Francisco. J'ai maintenant 24 ans.

– Et vous avez déjà travaillé dans l'industrie du cinéma à Hong Kong ?

– Oui, depuis mes six ans environ.

– Quand avez-vous quitté Hong Kong ?

– En 1959, quand j'avais 18 ans.

– Je crois comprendre que vous venez d'avoir un petit garçon ?

– Oui !

– Vous avez du sommeil en retard !

– Ouais, trois nuits !

– Et pouvez-vous expliquer à notre équipe quels sont les horaires de tournage à Hong Kong ?

– Eh bien on travaille surtout le matin, car Hong Kong est une ville bruyante, voyez-vous. Il y a 3 millions d'habitants là-bas. Donc quand on fait un film, on travaille généralement entre minuit et cinq heures du matin.

– Je suis sûr que les gens adoreraient ça ici ! Et vous avez fait vos études aux États-Unis...

– Oui.

– Qu'avez-vous étudié ?

– La... ph... philosophie.

– Vous m'avez dit plus tôt que le karaté et le ju-jitsu ne sont pas les formes les plus puissantes ou les meilleures formes de combats orientaux. Quelles sont les formes les plus puissantes, les meilleures ?